

A. DIMITRY.

IX

Où, bien que né ici, à la Nouvelle-Orléans, en Louisiane, dans ces États-Unis dont il fut citoyen et où il aurait pu jouer un premier rôle sans la guerre dite de Sécession ou de Confédération, Alexandre Dimitry fut un véritable Grec de la Grèce ancienne et classique, de même que Pierre Soulé, vers le même temps, dans la Louisiane et l'Amérique adoptées, fut un type superbe de Français ardent, éloquent et supérieur, et bien qu'Alexandre Dimitry n'eût jamais touché du pied le sol de la Grèce de ses ancêtres et qu'il n'en eût connu que l'héroïque et merveilleuse histoire, il en savait la langue, l'incorruptible langue, la langue immortelle, aussi bien que ceux qui la parlaient avec Platon dans les jardins d'Académie, qui s'entretenaient avec Zénon sous le Portique des Stoaïens ou qui écoutaient Eschine et Démosthènes sur l'agorà des grands orateurs athéniens.

À Athènes, au Pirée comme à l'Acropole, il aurait été chez lui, et Diogène, en le voyant, aurait peut-être brisé sa lanterne. En vérité, Alexandre Dimitry savait la langue de ses ancêtres grecs, et s'il l'enseignait, parmi nous, dans un pays assez peu classique, à une jeunesse américaine et peu athénienne, c'est qu'il la connaissait véritablement et qu'il pouvait l'enseigner sans le secours de la traduction et sans l'aide des traducteurs.

Il avait, du reste, l'amour et le génie des langues.

C'était un philologue rare et savant.

Mais son admiration presque entière allait aux belles langues de l'antiquité, à celles qui ont précédé et formé les autres, qui nous disent, bien que mortes, une civilisation magnifique sans laquelle la nôtre ne serait rien, et qui, en réalité, sont encore vivantes et vivront éternellement comme toute création de haute pensée, de génie et de puissant travail intellectuel.

Et comme il les trouvait si belles, si nobles et si riches, bien qu'elles fussent antiques, le professeur moderne, qui pouvait rapprocher et comparer, se disait tout naturellement, avec le respect des anciens, que les langues mortes et classiques révélaient des civilisations antérieures d'une admirable élaboration pour lesquelles nous n'avons pas toujours conservé le respect qu'on doit à la vérité, à la beauté et à la grandeur. Il pensait qu'en nous glorifiant trop nous-mêmes, oubliant le passé ou nous parlant de ce qui nous appartient et de ce qui nous appartient pas, nous faisons trop preuve d'injustice ou d'ignorance, et que nous donnions bien souvent raison au fabuliste La Fontaine, qui eut, comme tous les écrivains de son siècle, le plus grand respect pour les anciens et ne railla jamais la boussole de l'Europe grec.

N'est-ce pas avec les vieilles choses ou les choses nouvelles — «vetera nova» — et quand nous croyons créer, faire du nouveau, donner une pensée inconnue ou une forme originale, ne sommes-nous pas le plus souvent que des imitateurs, des modificateurs, des copistes ou des plagiaires? L'étude du passé et de l'antiquité, qui est celle des origines et des développements, est donc nécessaire en toute chose, et celle des langues est certainement la plus importante, la plus intéressante, celle qui éclaire le mieux et révèle le plus à l'esprit humain.

X

Car une langue, voyez-vous, avec sa grammaire et ses règles, est tout une bible, tout un livre, tout un verbe, pour ne pas dire toute une révélation. Les bêtes n'en ont pas une véritable, et elle est le caractère distinctif de l'homme, ce qui le rend social, civilisé et religieux. Parler, c'est penser et c'est être homme, femme aussi, à moins qu'on ne parle trop.

Les Grecs eux-mêmes, qui avaient une noble idée de la langue, disaient, quand elle était belle, qu'elle était la «langue des dieux», et ils en avaient tout l'amour et le culte.

Et si vous voulez avoir la mesure exacte et parfaite d'une nation ou d'un peuple, d'une race même, de leur intelligence, de leur culture, de leur morale, de leurs œuvres et de leur degré de civilisation, il faut apprendre et comprendre les langues qu'ils parlent. Il faut même si vous voulez connaître un inconnu de votre race, bien que la parole soit un peu mensonge et la bouche parfois une fausse dire, c'est inconnu, homme ou femme, «Parle ta langue» — et l'écouter attentivement dans l'expression de ses idées, de ses pensées, de ses sentiments et de ses passions. Il ne faudra peut-être qu'un mot pour vous dire ce qu'il veut.

Un seul mot d'une langue peut révéler un peuple, un siècle, une époque, une civilisation entière, et les «mots sacrés» des hiérophantes et des initiés aux mystères en sont assurément la preuve. Et ce que le mot n'a pas un sens, une signification, un esprit vivant qui parle, se communique et se transmet, et quelle dignité ne peut-il pas avoir par sa supériorité sur le cri? Il est le verbe, «verbum».

Les langues, voyez-vous, sont l'histoire de l'homme et de l'humanité, et nous pouvons dire aussi que la femme est pour beaucoup,

pour moitié au moins, dans cette histoire-là. Car la femme, par sa nature, n'est pas celle qui contribue le moins à former une langue et à déterminer son caractère. Vous pouvez constater aussi que les races qui ont considéré la femme comme esclave et comme inférieure, chez lesquelles son influence a été nulle ou secondaire, n'ont pas brillé par la beauté et la supériorité de leur langage. Ce n'est pas seulement la grâce qui a manqué à ce langage, mais encore la justice. La femme grecque, malgré la gynécée, ne fut point esclavée comme la femme d'Orient.

Où, pour nous résumer sur ce point, c'est dans la langue d'une race ou d'un peuple, langue faite ou à-peu près faite, langue qui est une véritable histoire de cette race ou de ce peuple, que vous trouvez leur nature, leur travail, leur développement, leur progrès et peut-être leurs destinées. Cette langue, malgré des obscurités apparentes et les archaïsmes au sens douteux, ne vous cache rien. Elle vous livre en toute vérité, comme un livre ou comme une Bible qu'il suffit d'ouvrir et de lire, les religions, les lois, la politique, les mœurs, les coutumes, les usages, le cœur, l'esprit et l'âme du peuple qui a vécu ou qui vit encore ou de la race dont les destinées peuvent être plus ou moins éclatantes et glorieuses. Et si cette langue est sans science et sans philosophie, comme la plupart de celles de l'Orient, avec l'image seule et le nom, admirez-la sans doute comme un étonnant tableau des temps bibliques nous montrant le prophète Moïse montant au Sinai des éclairs, des tonnerres et de la puissance d'un étonnant langage éternel et théocratique; mais ne la comparez point à la langue savante, philosophique, démocratique et en même temps si harmonieuse et si variée d'Athènes, à travers laquelle ont passé l'inspiration des poètes et le charme des Muses, ni à celle qu'a parlée le peuple romain par la bouche de ses tribuns, de ses sénateurs, de ses consuls et de ses jurisconsultes.

Il n'est pas plus profond ou plus parfait dans la vôtre, et il croyait fermement que la possession de deux nobles langues, belles par leur littérature et leurs chefs-d'œuvre, vous initiait comme à deux civilisations également nobles et belles. L'esprit ne peut pas en souffrir, ni même le cœur. Le Barbare n'est il point celui qui ne comprend pas, ou peut-être celui qui ne vous comprend pas?

Mais le professeur Dimitry, qui fut traducteur au département de l'Etat, à Washington, en 1856, pouvait enseigner en quatre ou cinq langues vivantes qu'il connaissait à fond, dont il était véritablement maître, qu'il parlait et écrivait purement, élégamment, avec leur accent particulier, comme aussi, quand le sujet le voulait, avec une remarquable éloquence qui lui était naturelle. Il avait le don de l'improvisation, et sa parole était simple et haute, et qui fut son auditoire, jamais commune et vulgaire, avec un magnifique relief d'orateur grec. L'artiste, en lui, complétait le savant. Et il n'était pas avocat, c'est-à-dire chicaneur de verbe et de vent, ni rhéteur au Nicaragua. A Costa Rica et au Nicaragua, petites républiques de l'Amérique Centrale que les États-Unis devaient de Washington l'avait envoyé comme ministre avant la guerre dite de Sécession. Il parlait mieux l'espagnol que les hauts fonctionnaires du Nicaragua et de Costa Rica, et le ministre Dimitry, familier avec la langue de Cervantes, aurait pu donner des leçons de pur castillan à tous Académiciens et à toutes les Académies de l'Amérique Centrale et du Mexique. Il aimait cette langue, du reste, qu'il trouvait belle, facile, quasi-latine, sonore par ses voyelles, qui chantaient clair ou qui jurait haut, mais qui ne sifflait pas et ne grimait point. Il lui trouvait une fierté naturelle et une dignité grave qui savent pourtant s'adoucir et s'attendrir aux lèvres charmantes d'une Madrilène qui sourit ou d'une Andalouse qui écarte un peu sa mantille pour vous sourire. Il y a de la musique et de la danse dans la langue espagnole, comme aussi de la passion et du drame, et si la religion y a mis très peu de philosophie, elle y a mis tout au moins de l'éclat.

La langue espagnole, malgré ses beautés certaines, n'est cependant point la langue des conquêtes et de l'avenir.

Son peuple, un instant maître de la moitié du globe, n'a pas su en faire l'organe vivant de la civilisation et du progrès.

J. GENTEL.

Le serum de la pneumonie.

France Associée. Londres, 4 mars.—Une nouvelle provenant de Berlin annonce que le professeur Wassermann, un des plus brillants élèves du professeur Koch, croit avoir trouvé le serum qui doit guérir la pneumonie. Ses expériences faites sur des animaux ont réussi; il est en train d'opérer sur des êtres humains.

Le temps est froid. Deux grandes soirées ont fait rentrer bien des personnes en ville.

Cette semaine la duchesse de Buelough a présenté miss Aster, qui portait une toilette blanche avec des broderies en argent; elle avait à la main un bouquet de lis.

Amélioration dans l'état du Pape.

Rome, 4 mars, 9 h. 30 du matin.—Le Pape a passé une nuit calme et se sent bien; il quittera le lit quelques heures aujourd'hui.

Rien de noté à relater sur la pluie. Sa température, ses pouls, sa respiration, etc., sont réguliers; l'appétit est excellent.

LES HUSSARDS.

On peut affirmer que dans tout jeune Français il y a un hussard qui sommeille. On comprend donc l'émotion avec laquelle les élèves de Saint-Cyr ont entendu raconter, par M. Albert Vandal, les prouesses de la cavalerie légère de l'épopée.

Avant le brillant conférencier, les peintres militaires du siècle avaient entrepris l'apothéose des hussards. Charles Vernet, Gros, Gérard, Horace Vernet, Raffet, Eugène Lami et sont plus à rendre leur silhouette à la fois élégante et martiale, la ligne et la couleur y trouvaient leur compte. Ils nous les montraient se ruant à l'ennemi, le sabre haut, la pelisse flottante, les caennettes claquant sur les joues; puis, au retour, passant tous les cœurs au fil de la monstache.

Ce hussard de légende est le fils de la Révolution et de l'Empire; il pourrait se demander ceux qui n'ont pas le loisir de compulsier les archives. Un cavalier érudite, enthousiaste de la sabretache, M. le capitaine Choppin, vient, dans son livre intitulé les Vieux Hussards, de nous prouver, par pièces, que c'est aux dix-septième et dix-huitième siècles qu'il faut remonter pour établir leur filiation.

Les ancêtres étaient de bonne marque, et leurs exploits commencent, sous Louis XIV, avec Corneberg, son colonel, les lancés avec cette verde endiablée qui est devenue la caractéristique de l'arme. La princesse palatine, fille du landgrave de Hesse et belle-sœur du Roi, se déclare leur patronne, et se les fait présenter par le maréchal de Luxembourg.

Leurs chefs se nomment Berchiny, Confans, Chamborant, Lauzun, Sombreuil et, à leur suite, tout ce que le dix-huitième siècle compte d'amoureux de la coacarde, estimant que le bonheur de vivre est à l'avant-garde; on les voit alertes, pimpants, se préparer à la charge, en ressassant leurs chevaux, et répondant à frimas leurs cadetines: «Il ne faut pas faire de vilains morts».

Berchiny avait, dans son château, une galerie qui contenait les portraits en pied de ses officiers: «Vous voilà, lui dit un prélat, au milieu de vos chanoines! — Oh! monseigneur, répond le colonel, et ce qu'il m'en plaît, c'est qu'ils n'ont jamais été à matines, que je n'y aille avec eux».

Le prince de Ligne, bon juge en matière d'entrain, compare les hussards aux cavaliers normands. Le maréchal de Saxe, le soir de la bataille de Lawfield, déclare que la victoire a été décidée par les 32 escadrons de Berchiny et Sombreuil, maîtres de camp, qui culbutèrent les Anglais. Ils ne faisaient pas de quartier, mais ils n'en demandaient pas davantage. Très agiles, sans préjugés de caste, avec le bel orgueil de faire la France victorieuse et redoutée. Le livre est documenté du capitaine Choppin d'une douzaine d'extraits de ces rapports, agrémentés de curieux portraits et d'uniformes du temps; il reconstruit ainsi d'une façon saisissante l'allure de ces brillants cavaliers.

La société d'histoire militaire «La Sabretache», que son nom oblige, en a décidé l'envoi, à titre gracieux, aux salles d'honneur de six régiments de hussards de la jeune armée, correspondant aux vieux régiments.

La Chambre des Représentants.

Washington, 4 mars.—Le comité de conférence des rivières et luts, de la Chambre, a réussi à entendre.

Le président Burton a demandé l'approbation de son bill.

La Chambre a adopté le bill des rivières et Ports tel qu'il a été modifié par le comité de conférence.

Le bill est déjà soumis à la signature du Président.

La Chambre a autorisé une nouvelle conférence du comité chargé de régler le bill des allocations navales. La Chambre a suspendu la séance jusqu'à 5 h. 45 du matin.

Washington, 4 mars.—Les travaux de la Chambre vont lentement.

A 4 h. 30 du matin, le comité de conférence des rivières et ports a fait un rapport favorable.

M. Barton a demandé l'adoption du bill.

Après une longue discussion, il a été adopté.

A 4 heures 45, suspension de séance jusqu'à 5 heures.

Après une suspension de séances la Chambre s'est réunie de nouveau à 7 heures 30.

LES HUSSARDS.

On peut affirmer que dans tout jeune Français il y a un hussard qui sommeille. On comprend donc l'émotion avec laquelle les élèves de Saint-Cyr ont entendu raconter, par M. Albert Vandal, les prouesses de la cavalerie légère de l'épopée.

Avant le brillant conférencier, les peintres militaires du siècle avaient entrepris l'apothéose des hussards. Charles Vernet, Gros, Gérard, Horace Vernet, Raffet, Eugène Lami et sont plus à rendre leur silhouette à la fois élégante et martiale, la ligne et la couleur y trouvaient leur compte. Ils nous les montraient se ruant à l'ennemi, le sabre haut, la pelisse flottante, les caennettes claquant sur les joues; puis, au retour, passant tous les cœurs au fil de la monstache.

Ce hussard de légende est le fils de la Révolution et de l'Empire; il pourrait se demander ceux qui n'ont pas le loisir de compulsier les archives. Un cavalier érudite, enthousiaste de la sabretache, M. le capitaine Choppin, vient, dans son livre intitulé les Vieux Hussards, de nous prouver, par pièces, que c'est aux dix-septième et dix-huitième siècles qu'il faut remonter pour établir leur filiation.

Les ancêtres étaient de bonne marque, et leurs exploits commencent, sous Louis XIV, avec Corneberg, son colonel, les lancés avec cette verde endiablée qui est devenue la caractéristique de l'arme. La princesse palatine, fille du landgrave de Hesse et belle-sœur du Roi, se déclare leur patronne, et se les fait présenter par le maréchal de Luxembourg.

Leurs chefs se nomment Berchiny, Confans, Chamborant, Lauzun, Sombreuil et, à leur suite, tout ce que le dix-huitième siècle compte d'amoureux de la coacarde, estimant que le bonheur de vivre est à l'avant-garde; on les voit alertes, pimpants, se préparer à la charge, en ressassant leurs chevaux, et répondant à frimas leurs cadetines: «Il ne faut pas faire de vilains morts».

Berchiny avait, dans son château, une galerie qui contenait les portraits en pied de ses officiers: «Vous voilà, lui dit un prélat, au milieu de vos chanoines! — Oh! monseigneur, répond le colonel, et ce qu'il m'en plaît, c'est qu'ils n'ont jamais été à matines, que je n'y aille avec eux».

Le prince de Ligne, bon juge en matière d'entrain, compare les hussards aux cavaliers normands. Le maréchal de Saxe, le soir de la bataille de Lawfield, déclare que la victoire a été décidée par les 32 escadrons de Berchiny et Sombreuil, maîtres de camp, qui culbutèrent les Anglais. Ils ne faisaient pas de quartier, mais ils n'en demandaient pas davantage. Très agiles, sans préjugés de caste, avec le bel orgueil de faire la France victorieuse et redoutée. Le livre est documenté du capitaine Choppin d'une douzaine d'extraits de ces rapports, agrémentés de curieux portraits et d'uniformes du temps; il reconstruit ainsi d'une façon saisissante l'allure de ces brillants cavaliers.

La société d'histoire militaire «La Sabretache», que son nom oblige, en a décidé l'envoi, à titre gracieux, aux salles d'honneur de six régiments de hussards de la jeune armée, correspondant aux vieux régiments.

La Chambre des Représentants.

Washington, 4 mars.—Le comité de conférence des rivières et luts, de la Chambre, a réussi à entendre.

Le président Burton a demandé l'approbation de son bill.

La Chambre a adopté le bill des rivières et Ports tel qu'il a été modifié par le comité de conférence.

Le bill est déjà soumis à la signature du Président.

La Chambre a autorisé une nouvelle conférence du comité chargé de régler le bill des allocations navales. La Chambre a suspendu la séance jusqu'à 5 h. 45 du matin.

Washington, 4 mars.—Les travaux de la Chambre vont lentement.

A 4 h. 30 du matin, le comité de conférence des rivières et ports a fait un rapport favorable.

M. Barton a demandé l'adoption du bill.

Après une longue discussion, il a été adopté.

A 4 heures 45, suspension de séance jusqu'à 5 heures.

Après une suspension de séances la Chambre s'est réunie de nouveau à 7 heures 30.

UNE Exécution capitale A HUE.

On ne lira pas sans intérêt le récit d'une exécution capitale en Annam.

Il y avait plusieurs mois que des vols assez importants de poudre et de munitions se commettaient dans la citadelle de Hué. Le roi avait ordonné que tout vol, de quelque minime importance qu'il fût, commis au préjudice d'un Européen, fut puni de mort. Un exemple était nécessaire. Cinq misérables furent donc, après enquête établie sur leur culpabilité, condamnés à subir la peine capitale. L'un d'entre eux avait d'ailleurs, d'une façon directe, participé à la rébellion et regu d'un des chefs rebelles un brevet de mandarin.

L'exécution eut lieu à cinq ou six kilomètres de Hué, sur la route de Quang-Tri. Elle avait surtout attiré la curiosité des Européens. Peu ou point d'Annamites. La mort n'est pas pour l'Oriental et l'Annamite en particulier, un spectacle qui vaille beaucoup la peine qu'on se dérange. Pourquoi irait-elle émouvoir ceux qui ne sont appelés qu'à la contempler, alors qu'elle émeut à peine ceux qui vont la subir? Sur le passage du fûtebré cortège à peine quelques portes de «cagnas» s'entre-baillent-elles pour retomber aussitôt indifférentes et muettes.

Les coupables marchent lentement, sans que leur visage trahisse la moindre trace d'émotion. Détail froidement terrible: les parents, femme, père, mère, frères, les accompagnent, tenant sous le bras la natte dans laquelle ils vont rapporter tout à l'heure le corps du supplicié.

L'un des coupables tient d'une main son pinceau de bambou, de l'autre une feuille de papier souple et soyeux en usage parmi les lettrés, et tout en marchant, il écrit avec un intervalle de réflexion entre chaque caractère, comme un homme qui fait une lettre d'affaires. On ne dit que ce qu'il écrit sur son testament, et, de fait, quand il a fini, il remet son écriture, bambou et manuscrit à un parent qui marche à ses côtés, converti de vêtements de deuil, c'est-à-dire d'un turban blanc et d'une robe également blanche, non ourlée.

Un autre, en passant devant un marbre fort populaire où grouille et s'agite tout un petit peuple d'indigènes s'écrie, d'un ton d'interprète rassuré: «Je meurs avec le regret de ne pas avoir tué plus de Français!»

Le malheureux se fâche. On croit qu'il n'en a pas tué beaucoup et qu'il a son actif plus de larcins que de combats. N'importe! Ce n'est fait pour inspirer quelques réflexions à ceux qui ne veulent pas absolument voir que des pirates dans les belles d'Annam en 1886. Il décèle tout au moins chez ces derniers l'existence d'un sentiment que l'on est trop porté à considérer comme un monopole des esprits et à dénier aux Orientaux. Voyez pourtant ce que sont les hasards des latitudes. Il est des gens en Occident à qui des cris de la sorte ont valu après leur mort des monuments de marbre, des odes et des légendes héroïques.

Ici, nul n'y a pris garde. Cependant, on approchait de la halte fatale. Le cortège s'arrête près d'un petit pont massif et à dos d'âne qui enjambe un assez mince arroyo. L'heure des adieux était arrivée. Déjà les cinq bourreaux, — un par condamné — étendaient les nattes. On vit alors un troublant spectacle. Les parents, femmes, frères, ou sœurs des condamnés, s'approchèrent d'eux et gravement, comme s'il se fût agi d'une toilette de gala, vinrent des deux flancs imbibés d'eau laver le visage, les pieds et le torse des malheureux, que la boe et la fatigue d'une longue marche avaient souillés. Elles leurs lustrèrent les cheveux avec la main et les l'époussetèrent le désordre de leur képi. Elles leur firent, en un mot, la toilette de la mort, et, quand tout fut terminé quand le condamné fut jugé assez élégant pour mourir, il se retourna vers ses parents et, avec la même dignité que s'il eût été à une audience royale, il leur fit, en se prosternant, les cinq «lais» du cérémonial chinois et annamite, joignant les mains au-dessus de la tête et, après chaque agenouillement, frappant le sol du front.

Un des condamnés, trouvant qu'on s'attendait un peu trop autour de lui et sentant qu'on l'attendait, repoussa doucement la main qui lui donnait les derniers soins. «Toi! toi!» (assez! assez!) puis il alla, comme ses complices, s'agenouiller sur sa natte et s'offrir un coup fatal.

L'instrument de supplice est un sabre lourd, rouillé et d'assez pitoyable aspect, quelquefois même c'est un de ces coupe-coupe vulgaires dont les Annamites se servent pour leurs mille travaux, couper les haies, fendre les mardriers, émonder les arbres, etc. Les apprentis bourreaux

UNE Exécution capitale A HUE.

On ne lira pas sans intérêt le récit d'une exécution capitale en Annam.

Il y avait plusieurs mois que des vols assez importants de poudre et de munitions se commettaient dans la citadelle de Hué. Le roi avait ordonné que tout vol, de quelque minime importance qu'il fût, commis au préjudice d'un Européen, fut puni de mort. Un exemple était nécessaire. Cinq misérables furent donc, après enquête établie sur leur culpabilité, condamnés à subir la peine capitale. L'un d'entre eux avait d'ailleurs, d'une façon directe, participé à la rébellion et regu d'un des chefs rebelles un brevet de mandarin.

L'exécution eut lieu à cinq ou six kilomètres de Hué, sur la route de Quang-Tri. Elle avait surtout attiré la curiosité des Européens. Peu ou point d'Annamites. La mort n'est pas pour l'Oriental et l'Annamite en particulier, un spectacle qui vaille beaucoup la peine qu'on se dérange. Pourquoi irait-elle émouvoir ceux qui ne sont appelés qu'à la contempler, alors qu'elle émeut à peine ceux qui vont la subir? Sur le passage du fûtebré cortège à peine quelques portes de «cagnas» s'entre-baillent-elles pour retomber aussitôt indifférentes et muettes.

Les coupables marchent lentement, sans que leur visage trahisse la moindre trace d'émotion. Détail froidement terrible: les parents, femme, père, mère, frères, les accompagnent, tenant sous le bras la natte dans laquelle ils vont rapporter tout à l'heure le corps du supplicié.

L'un des coupables tient d'une main son pinceau de bambou, de l'autre une feuille de papier souple et soyeux en usage parmi les lettrés, et tout en marchant, il écrit avec un intervalle de réflexion entre chaque caractère, comme un homme qui fait une lettre d'affaires. On ne dit que ce qu'il écrit sur son testament, et, de fait, quand il a fini, il remet son écriture, bambou et manuscrit à un parent qui marche à ses côtés, converti de vêtements de deuil, c'est-à-dire d'un turban blanc et d'une robe également blanche, non ourlée.

Un autre, en passant devant un marbre fort populaire où grouille et s'agite tout un petit peuple d'indigènes s'écrie, d'un ton d'interprète rassuré: «Je meurs avec le regret de ne pas avoir tué plus de Français!»

Le malheureux se fâche. On croit qu'il n'en a pas tué beaucoup et qu'il a son actif plus de larcins que de combats. N'importe! Ce n'est fait pour inspirer quelques réflexions à ceux qui ne veulent pas absolument voir que des pirates dans les belles d'Annam en 1886. Il décèle tout au moins chez ces derniers l'existence d'un sentiment que l'on est trop porté à considérer comme un monopole des esprits et à dénier aux Orientaux. Voyez pourtant ce que sont les hasards des latitudes. Il est des gens en Occident à qui des cris de la sorte ont valu après leur mort des monuments de marbre, des odes et des légendes héroïques.

Ici, nul n'y a pris garde. Cependant, on approchait de la halte fatale. Le cortège s'arrête près d'un petit pont massif et à dos d'âne qui enjambe un assez mince arroyo. L'heure des adieux était arrivée. Déjà les cinq bourreaux, — un par condamné — étendaient les nattes. On vit alors un troublant spectacle. Les parents, femmes, frères, ou sœurs des condamnés, s'approchèrent d'eux et gravement, comme s'il se fût agi d'une toilette de gala, vinrent des deux flancs imbibés d'eau laver le visage, les pieds et le torse des malheureux, que la boe et la fatigue d'une longue marche avaient souillés. Elles leurs lustrèrent les cheveux avec la main et les l'époussetèrent le désordre de leur képi. Elles leur firent, en un mot, la toilette de la mort, et, quand tout fut terminé quand le condamné fut jugé assez élégant pour mourir, il se retourna vers ses parents et, avec la même dignité que s'il eût été à une audience royale, il leur fit, en se prosternant, les cinq «lais» du cérémonial chinois et annamite, joignant les mains au-dessus de la tête et, après chaque agenouillement, frappant le sol du front.

Un des condamnés, trouvant qu'on s'attendait un peu trop autour de lui et sentant qu'on l'attendait, repoussa doucement la main qui lui donnait les derniers soins. «Toi! toi!» (assez! assez!) puis il alla, comme ses complices, s'agenouiller sur sa natte et s'offrir un coup fatal.

L'instrument de supplice est un sabre lourd, rouillé et d'assez pitoyable aspect, quelquefois même c'est un de ces coupe-coupe vulgaires dont les Annamites se servent pour leurs mille travaux, couper les haies, fendre les mardriers, émonder les arbres, etc. Les apprentis bourreaux

UNE Exécution capitale A HUE.

On ne lira pas sans intérêt le récit d'une exécution capitale en Annam.

Il y avait plusieurs mois que des vols assez importants de poudre et de munitions se commettaient dans la citadelle de Hué. Le roi avait ordonné que tout vol, de quelque minime importance qu'il fût, commis au préjudice d'un Européen, fut puni de mort. Un exemple était nécessaire. Cinq misérables furent donc, après enquête établie sur leur culpabilité, condamnés à subir la peine capitale. L'un d'entre eux avait d'ailleurs, d'une façon directe, participé à la rébellion et regu d'un des chefs rebelles un brevet de mandarin.

L'exécution eut lieu à cinq ou six kilomètres de Hué, sur la route de Quang-Tri. Elle avait surtout attiré la curiosité des Européens. Peu ou point d'Annamites. La mort n'est pas pour l'Oriental et l'Annamite en particulier, un spectacle qui vaille beaucoup la peine qu'on se dérange. Pourquoi irait-elle émouvoir ceux qui ne sont appelés qu'à la contempler, alors qu'elle émeut à peine ceux qui vont la subir? Sur le passage du fûtebré cortège à peine quelques portes de «cagnas» s'entre-baillent-elles pour retomber aussitôt indifférentes et muettes.

Les coupables marchent lentement, sans que leur visage trahisse la moindre trace d'émotion. Détail froidement terrible: les parents, femme, père, mère, frères, les accompagnent, tenant sous le bras la natte dans laquelle ils vont rapporter tout à l'heure le corps du supplicié.

L'un des coupables tient d'une main son pinceau de bambou, de l'autre une feuille de papier souple et soyeux en usage parmi les lettrés, et tout en marchant, il écrit avec un intervalle de réflexion entre chaque caractère, comme un homme qui fait une lettre d'affaires. On ne dit que ce qu'il écrit sur son testament, et, de fait, quand il a fini, il remet son écriture, bambou et manuscrit à un parent qui marche à ses côtés, converti de vêtements de deuil, c'est-à-dire d'un turban blanc et d'une robe également blanche, non ourlée.

Un autre, en passant devant un marbre fort populaire où grouille et s'agite tout un petit peuple d'indigènes s'écrie, d'un ton d'interprète rassuré: «Je meurs avec le regret de ne pas avoir tué plus de Français!»

Le malheureux se fâche. On croit qu'il n'en a pas tué beaucoup et qu'il a son actif plus de larcins que de combats. N'importe! Ce n'est fait pour inspirer quelques réflexions à ceux qui ne veulent pas absolument voir que des pirates dans les belles d'Annam en 1886. Il décèle tout au moins chez ces derniers l'existence d'un sentiment que l'on est trop porté à considérer comme un monopole des esprits et à dénier aux Orientaux. Voyez pourtant ce que sont les hasards des latitudes. Il est des gens en Occident à qui des cris de la sorte ont valu après leur mort des monuments de marbre, des odes et des légendes héroïques.

Ici, nul n'y a pris garde. Cependant, on approchait de la halte fatale. Le cortège s'arrête près d'un petit pont massif et à dos d'âne qui enjambe un assez mince arroyo. L'heure des adieux était arrivée. Déjà les cinq bourreaux, — un par condamné — étendaient les nattes. On vit alors un troublant spectacle. Les parents, femmes, frères, ou sœurs des condamnés, s'approchèrent d'eux et gravement, comme s'il se fût agi d'une toilette de gala, vinrent des deux flancs imbibés d'eau laver le visage, les pieds et le torse des malheureux, que la boe et la fatigue d'une longue marche avaient souillés. Elles leurs lustrèrent les cheveux avec la main et les l'époussetèrent le désordre de leur képi. Elles leur firent, en un mot, la toilette de la mort, et, quand tout fut terminé quand le condamné fut jugé assez élégant pour mourir, il se retourna vers ses parents et, avec la même dignité que s'il eût été à une audience royale, il leur fit, en se prosternant, les cinq «lais» du cérémonial chinois et annamite, joignant les mains au-dessus de la tête et, après chaque agenouillement, frappant le sol du front.

Un des condamnés, trouvant qu'on s'attendait un peu trop autour de lui et sentant qu'on l'attendait, repoussa doucement la main qui lui donnait les derniers soins. «Toi! toi!» (assez! assez!) puis il alla, comme ses complices, s'agenouiller sur sa natte et s'offrir un coup fatal.

L'instrument de supplice est un sabre lourd, rouillé et d'assez pitoyable aspect, quelquefois même c'est un de ces coupe-coupe vulgaires dont les Annamites se servent pour leurs mille travaux, couper les haies, fendre les mardriers, émonder les arbres, etc. Les apprentis bourreaux

Morts et blessés.

Washington, 4 mars.—Le département de la guerre a reçu le câblegramme suivant de Manille: Manille, 4 mars: Blessés près de Calocan: Le soldat Alfred Cashmore, 1er Montana, musicien, légèr blessure à la cuisse.

Près de San Pedro Macati, 1er sergent, Dennis Shea, 3e artillerie; 1er mara, forte blessure à la main.

Rapport comme manquant: Grant Cullam, Cie C, 10e Pennsylvania, envoyé hors des lignes pour recherches, le 27 janvier. N'a pas reparu.

L'état du poète Rudyard Kipling.

New York, 4 mars.—Rudyard Kipling a passé une bonne nuit. Il a dormi la plupart du temps; il semble s'en être bien trouvé. La petite Elsie, âgée de 3 ans a aussi très bien dormi.

La petite Josephine, qui a 5 ans et a été transportée chez Mme DeForest, n'a éprouvé aucun changement dans son état, pendant la nuit.

Parmi les messages reçus, demandant des nouvelles du patient, on en cite une de Calcutta.